

XYZ. La revue de la nouvelle

Le gazon des autres

Karine Gordon-Marcoux



Numéro 123, automne 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gordon-Marcoux, K. (2015). Le gazon des autres. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (123), 61–63.

Le gazon des autres

Karine Gordon-Marcoux

MA FILLE s'inquiète pour moi, elle fait plusieurs heures de route une fois par semaine pour venir me voir, je lui en suis très reconnaissante, mais elle ne m'aide pas tellement ! Elle a décidé que je devais uriner dans une sorte de toilette chimique afin qu'elle puisse récupérer mon urine et la traiter au labo où elle travaille... Pour ne pas contaminer la nappe phréatique ! J'ai déjà assez de ce maudit cancer qui me gruge, je n'ai pas besoin de ce truc puant dans ma salle de bain ! Elle transverse tout ça dans un gros bidon dans le garage et elle attend qu'il soit plein pour qu'un de ses amis vienne l'aider à le charger dans sa voiture... Je me retiens bien de lui dire ce que je pense de tout ça, je le fais pour lui faire plaisir et je ferme ma gueule. Si ça peut lui donner l'impression qu'elle sauve la planète à défaut de me sauver, tant mieux ! Mais quand même...

Moi, je n'ai pas grand espoir quant à mon état. Il y a des jours où je l'accepte un peu mieux, d'autres non, vraiment pas. Je devrais avoir des nouvelles bientôt. Ça a commencé par un cancer du poumon. La cigarette, l'amie de mes angoisses depuis mon adolescence. Si, je suis une personne stressée. Ma voisine en a profité pour me le remettre sous le nez aussitôt qu'elle a su mon état de santé. Celle-là, elle ne m'aime pas beaucoup plus que je peux l'aimer : « Je vous l'avais bien dit, Micheline, qu'il fallait apprendre à vous relaxer, laisser tomber cette béquille ! Vous l'avez cherché un peu ! Fumer autant ! » Connasse. Chiante à un point... Madame Parfaite. Toujours tirée à quatre épingles, toujours mariée au même homme, toujours aussi mince qu'à ses trente ans, de beaux petits-enfants, le gazon le plus vert du quartier... Moi, j'ai 61

toujours été un peu du genre « fougère » : coiffée au gré de mes cheveux qui sèchent et du vent qui leur fait une mise en plis. Style buisson. Fumeuse. Incapable de résister à un morceau de gâteau au fromage. Abonnée à la bibliothèque plutôt qu'au centre sportif. Et à chaque morceau de gâteau coupable, orgasme ou moment de lecture coupable, une clope. Une clope pour une clope coupable. Voilà où j'en suis. J'ai vécu. Mais bon. Le gazon est toujours plus vert à côté. Et je la hais, elle. Quand je ne visualise pas que je fais fondre mon cancer avec un laser, comme j'ai lu qu'il pouvait être utile de faire, j'attache une fusée au cul de madame Parfaite pour l'envoyer sur la lune. Ses regards condescendants. Ses moqueries. Sa supériorité bourgeoise me donne des boutons. Peut-être que j'aurais bien aimé être une épouse respectable et avoir maintenant des petits-enfants. Avec ma fille lesbienne et célibataire, ça augure mal. Je l'ai peut-être écœurée des hommes à tout jamais sans le vouloir. Qu'est-ce que j'en sais ?

J'ai tout essayé pour que ce gazon devienne vert : surveiller les chiens du voisinage, mettre de l'engrais, arroser en pleine canicule (je sais, je suis punie par mère Nature, elle est vengée), le peindre à la peinture aérosol verte (avec les résultats qu'on peut imaginer). Rien à faire. Il est comme mon cancer. Il s'obstine.

Tout à l'heure, j'ai rendez-vous avec mon médecin. Un très bel homme. J'essaie de rester digne devant lui, j'ai même l'idée de me faire belle pour mon rendez-vous, mais mes mains tremblent lorsque j'essaie d'agrafer mon collier. Je ne reconnais pas cette femme dans le miroir. Lorsque je recommence pour la quatrième fois mon sourcil gauche au crayon et le manque, j'abdique. Je mets mon parfum préféré, même si je trouve qu'il pue maintenant sur ma peau. Puis, je mets un chapeau et mes larmes jaillissent. Oh ! maman ! J'ai si peur ! C'est trop tôt. Je serre mon gros golden retriever qui me surveille toujours du coin de l'œil depuis des mois, comme s'il craignait que je ne m'évapore. J'enfouis mon visage dans

62 son poil doux et doré, essaie d'y trouver du réconfort. M'y

agrippe de toutes mes forces. Je finis par arriver au bureau du docteur le visage et les yeux bouffis, recouverte de poils de chien. Dans la salle d'attente, tous ont baissé les yeux. Les gens préfèrent aujourd'hui fermer les yeux devant la mort, ils se croient encore immortels. Moi aussi, je l'étais, immortelle. Mais présentement, on dirait qu'elle m'a rattrapée, cette sale chienne. Je ressors dans un état encore pire qu'à l'arrivée. Mes jambes semblent se dérober sous moi.

De retour à la maison, je serre mon chien. Je n'appelle même pas ma fille. À quoi bon ? L'évaluation de ma vie ? Je ne fais que ça. Pleurer ? Je suis à court de larmes. Comment réagir dans ce cas-là ? Je vais dans le garage rejoindre les reliques de mon mari et ma pisse chimique en bidon. Je prends le machin qu'on utilisait pour vaporiser toutes sortes de cochonneries sur mon gazon, du temps où il était bien vert. Le bidon est presque plein. J'attendrai qu'il fasse tout à fait noir. Pour une fois, mon gazon sera plus vert que le sien. Ce sera toujours ça de gagné.